

Si vous lisez ce message alors ma vie s'est éteinte.

Je m'appelle Alexandre Delavosse. Je suis né en France et mes parents sont originaires d'Argentine. Pour leurs études, ils sont partis de leur pays pour l'Europe. Ils ont vécu quelques années à Madrid. Et puis le charme de la France a été trop puissant. Je suis né à Grasse, connue pour ses manufactures parfumées. Nous avons vécu une très belle vie. Nous avons été heureux et unis. Je suis allé étudier à Nice où j'ai rencontré Franck. Un ami, un confident, puis un amant. Nous nous sommes coudoyés à l'université. Sur un large carré de pelouse bien entretenue, jonchée d'un banc, profitant du beau temps et plongé dans un livre, une voix s'approche : « Attendez-vous quelqu'un ? » Non, je n'attends personne, vous êtes là maintenant. Nous nous sommes échangés quelques mots puis nos numéros. Je me souviens de la première fois. La première où j'ai posé mes lèvres sur les siennes. Je ne l'avais jamais tenté auparavant, souvent désiré. C'est aussi la première où j'ai senti battre mon cœur. Est-ce la peur ? « Non, c'est l'amour qui agit » me rassure Franck. Il est l'homme. Il est celui qui partagera ma vie, celui à qui je donne ma confiance ! Nous avons le profond souhait de nous unir et de fonder une famille. Alors nous l'annonçons à nos parents respectifs. « Qu'avons-nous manqué dans ton éducation pour en arriver là ? » « C'est de notre faute, excuse nous... » « Qu'avons-nous fait pour mériter ça ? » « Regarde tu fais pleurer ta mère. » « Moi vivant ! Jamais ! »

Face à autant de raisons, Franck et moi sommes exilés pour Paris.

Paris, Grande comme sa tour, immense comme ses jardins. Paris, splendide comme ses théâtres, son opéra, ses musées, intime comme ses ruelles éclairées. Paris, ocre comme son Trocadéro, grise comme ses vieilles pierres du Louvre.

Paris, sombre comme en avril...

Cet avril-ci, la chaleur et l'odeur du printemps nous emmenaient dans les urnes. Les citoyens votaient leur nouveau président de la République. Franck était en déplacement dans le sud de la France pour son travail. Moi, j'avais décidé de baigner mon visage dans l'air printanier, insufflant l'arrivée des beaux jours. J'ai flâné dans les parcs de la capitale. J'ai admiré ces arbres centenaires. J'imaginai et voyageais avec ses princesses, ces dauphines et ces hommes de la cour qui ont traversé ces magnifiques tapis verdoyants. Je m'égarais avec ces fantômes du passé. Et les dix-neuf coups du clocher sonnaient l'heure du résultat.

Le soir du premier tour des élections, la télévision, la radio, les journaux nous annonçaient un duel comme jamais. Ils titraient, vociféraient, étalaient : « L'Homme de la majorité sortante face à l'extrême », « Que choisir : abstention ou vote nul » ou « Encore un nouveau 21 avril ». Je n'avais pas le droit de vote à l'époque du 21 avril. Nous devions choisir entre l'extrême et le menteur. La population et les classes politiques ont ressenti ce qu'était un tremblement dans la démocratie. Pour la première fois, un président dans une République du continent européen était élu à plus de 80 % des suffrages exprimés.

Mais ce 22 avril de l'année 10 007, et suite au résultat, certains bons penseurs appelaient à l'insurrection du peuple et demandaient à la population de brûler sa carte d'électeur. Des manifestations se suivaient, s'amplifiaient et s'aggravaient. Franck souhaitait participer à ces rassemblements populaires. Bien que je lui en aie dissuadé, je l'ai laissé se rendre là-bas, au font de la liberté, seul. J'avais peur. J'étais lâche. Il y a eu une terrible rafle. J'aurais dû combattre à ses côtés. Des gens ont perdu leur vie. Des gens ont perdu leur femme. Des gens ont perdu leur enfant. Des gens ont perdu leur amour. Moi, j'ai perdu Franck et Franck n'est jamais revenu

Le pays était entré dans un terrible conflit. Le peuple était en guerre civile. Les campagnes étaient en feu. Personne n'avait prédit un tel scénario. Pas même nos philosophes, ni nos intellectuels !

Violences urbaines, émeutes des banlieues ou encore regroupement de bandes dans les quartiers sensibles ne seraient qu'une vague souvenir d'un novembre trop froid.

Non !

Ces jours-ci coulaient le sang, brûlaient les corps à coup de canon. Le peuple s'entretenait, se déchirait et se détestait. Nul n'avait de camp. Nul n'avait de raison. La force rageait par les armes. Nous étions absolument divisés et seul le chaos nous réunissait.

L'homme de la majorité sortante à pris le pouvoir. Son rival est décédé suite à une crise cardiaque. « Malheureux que d'avoir un cœur à droite lorsqu'on est homme politique » ironisait celui qui sauva la France, son peuple et ses valeurs. Comme si un héros nous sauve au détriment des idéaux. Nous n'avions pas besoin de lui mais d'idées.

Son programme affirmait qu'il donnerait du mérite au travail, du pouvoir à chaque citoyen, chaque homme et chaque femme. Il souhaitait une victoire républicaine. Il croyait en lui en la confiance de son parti et de son peuple. Au nom du respect, de la responsabilité et d'un idéal social, il instaura une volonté de contrôle par la tolérance zéro. Il nous avait promis de redorer cette force française par l'innovation, l'intelligence et l'excellence. Bien au-delà de la chance et du destin, il avait la détermination de croire en ses idées neuves et une pensée unique. Face à cette France divisée et désespérée, il était l'homme de la rupture avec l'Histoire. Il était le nouvel Ordre. Comme si ensemble tout devenait possible.

Les idées de son programme ont été suivies à la lettre. En bâtissant et en construisant de nouveaux édifices et immeubles publics, chaque citoyen français étaient occupés et rémunérés par le travail. Les autres, la racaille, les bandes organisées, les sans papiers, les sans domiciles fixes, les sans rien, s'amonçaient, se collaient, se serraient, se croisaient dans les prisons ou les centres d'accueil des personnes en difficulté. Ces centres poussaient un à un, aux quatre coins de notre hexagone.

Au nom de la sécurité intérieure, chacun devait être à sa place. Des couvre-feux ont été instaurés puis imposés, dans chaque quartier, chaque commune, chaque département, chaque région. Nous étions filmés dans nos appartements. Nous étions écoutés à chaque souffle. Chaque mot entendu et retenu. Nul ne devait commettre de fautes ou d'actes répréhensibles car il risquait de porter préjudice à autrui. Par conséquent, chacun avait une dette envers l'autre par sa simple existence. Aucun signe ostentatoire ne devait exister, à l'exception d'une autorisation du nouvel Ordre.

Nous naissons coupable d'être.

« Respect ! République ! Rupture ! Radicalisation ! »
étaient scandés dans la gueule de ce petit homme qui voulait être grand.

Il avait réussi ses rêves et son ambition.

Il est notre président depuis maintenant plus de 10 ans.

Aujourd'hui, ils nous rappellent, répètent, martèlent, ordonnent ses mots : « Respect, République ». Nous sommes comme hypnotisés par ces voix galvanisées dans les hauts parleurs installés à chaque coin de rue des villes. Nous vivons enfermés dans nos quartiers. Chaque communauté a le droit d'exister : parquée, filmée, écoutée, observée, surveillée, épiée, violée. Je fais partie de la communauté homosexuelle. Je suis de surcroît typé hispanique. Croyez-moi, je n'ai rien à envier. Je continue de penser à Franck. A notre dernier

regard échangé. Au dernier baiser qu'il m'a donné comme pour me donner confiance. Ce souvenir me tient. En vivant dans ce quartier, je ne souhaite pas cultiver ma différence, pas plus que la majorité qui vit ici. Je désire seulement qu'on respecte mon intégrité et mon histoire. Mais l'Ordre en a décidé autrement. Alors je suis prisonnier des chaînes de cette société totalitaire car le 22 avril 10007, ils ont décidé à ma place.

Et demain, ils auront la volonté, pour le bien être du conformisme de la famille et de l'ordre moral, de nous maintenir, de nous diviser et de nous reconstruire. Nous, les homosexuels. Nous, les noirs. Nous, les déficients mentaux. Nous, qui voulons croire à Dieu. Nous, qui résistons. Nous, qui vivons dans ces quartiers communautaires.

Nous n'avons pas le droit d'exister car nous dérangeons le nouvel ordre ; car nous divisons un pays qui souhaite l'unité.

Il a le pouvoir de son ivresse.

Mais pour combien de temps allons nous vivre ainsi ?

Nous sommes effrayés par cette terreur. Il possède son peuple et son régime par la laisse de la peur. Nous sommes dirigés par cette peur, attisée chaque jour, chaque heure. Personne ne doit réfléchir. Personne ne bouge et ne s'exprime sans que l'Ordre ne nous l'exige.

Les hauts parleurs sont devenus les voix de notre conscience. Et pourtant, j'entends encore le murmure de Franck.

Le vernis de la civilisation a cassé.

Ils nous enlèvent et nous jettent de nos appartements, de nos maisons.

Ils nous arrêtent, nous fouillent, nous embarquent sans raison.

Ils incendient nos affaires, nos meubles, nos vies.

Ils nous tabassent dans les rue, sur les avenues.

Ils nous enferment dans ce centre.

Ils vont nous examiner.

Je vis dans une cellule de trois mètres carrés. Je n'ai pas vu le jour, senti la chaleur du soleil et l'odeur du vent depuis trop longtemps. Je ne connais l'heure qu'il est exactement depuis qu'ils sont venus me prendre et me voler ma vie. Depuis ce 22 avril où j'ai préféré lambiner que d'exercer mon droit d'être libre. Depuis ce 22 avril où j'ai laissé s'échapper mon avenir et sa perspective, l'insensé à pénétré ma vie.

Ma cellule est éclairée par les lueurs de la porte qui s'ouvre pour m'abreuver à la becquée. En guise de sanitaire et de douche, je détiens un trou rempli d'eau de pluie. Je n'ai ni lit, ni planche, ni paille, ni gamelle, ni toilettes. Même un animal du zoo possède plus de confort que moi, que nous.

Habillé d'un haillon rose, je subis les températures de l'extérieur et de l'intérieur. Une odeur incessante de bitume surplombe ce petit espace. J'ai peine à trouver de l'air. J'étouffe. Je suffoque. Je suis souvent allongé par la fatigue et l'épuisement de mon combat quotidien à rester en vie. Ils nous lèvent. Ils nous assoient. Ils nous lève encore. Ils nous jettent. Ils nous méprisent, je le sens lorsque la garde serre mon bras. Mon sang se glace face à cette horreur. Ils me demandent de ne pas exister.

Ils ont décidé à ma place.

Nous sommes plusieurs à être individuellement enfermés.

Enfermer.

Oser dire non face au nouvel ordre.

Résister à la peur.
Conserver notre intégrité.
Choyer la précieuse liberté.
Mais le mal résiste là où les hommes de bonne foi ont échoué.
Je n'ai ni but, ni raison d'être.

Alors pourquoi suis-je ici ?

« Tu vas servir ton peuple. Lève la tête et sois plus digne face à la mort ! » Je vais donc crever comme un rien dans cet endroit, cette prison sans âme, sans être. Personne ne se souviendra de moi. Je vais être oublié ici alors je prie. Je prie que mon âme trouve refuge dans un paradis et s'échappe de cet enfer. Je prie que tout ceci cesse. Je prie pour que l'horizon s'ouvre à mon regard et me dise : « Réveille toi et marche ! » Je ne veux pas mourir ici ! Je ne veux pas être oublié, alors...

Je vous écris sur ce bout papier, par mon propre sang, où a jailli mon esprit et mon intégrité pour vous révéler aux dernières heures de ma vie quand ils ont décidé à ma place.

Ils vont m'emmener pour la dernière fois dans cette chambre stérilisée où un technicien médical m'injectera un pison et observera ma réaction. Il sera le seul qui me contempera avant mon dernier souffle.

« Lève-toi, c'est l'heure d'embrasser la mort » sort de la sombre bouche du cynisme.

Ils vont m'allonger et m'attacher à cette table d'opération. Derrière son masque blanc, je dessinerai le visage passionné et enthousiaste de ce technicien. Ce sentiment me rappellera celui qui m'a dit un jour : « Ton cœur bat pour l'amour, non pour la peur ». Ce sera dans ses yeux que ma vie va s'effacer...

Si vous lisez ce message, ma vie s'est alors éteinte.

Même si nous nous sommes jamais rencontrés. Même si nous nous connaissons pas. Je tiens à vous exprimer tout mon amour, vous qui me lisez. Oui, je vous aime !

Vous êtes témoin de ma disparition. J'ai écrit mon histoire pour qu'un jour quelqu'un la lise et pense à moi, à nous, les oubliés du centre. Pense que la seule entité qui meurt en dernier est l'intégrité. La seule entité qu'on ne puisse pas exterminer est l'espoir. J'ai toujours été et je resterais celui que j'ai été.

Merci vous qui me lisez.